

À propos du film de Harald Bergmann "Vorzeit – Éloge de la Grèce"

Ce film que nous attendions depuis longtemps nous arrive enfin ! En hommage à un pays qui ne semble plus qu'être associé au mot crise. "Vorzeit – Éloge de la Grèce" est le titre que le cinéaste Harald Bergmann a donné à la première partie de son projet sur la Grèce, sur la Crète et sur la culture minoenne encore plus ancienne. Sur un pays entre le mythe et les mythes : le mythe, au sens de l'ancien récit, notamment le récit de Zeus par lequel le film commence, mais aussi dans l'autre sens, celui qui comprend la mythologie et les mythes comme une distorsion de la vérité, une déformation, un mensonge, soit tous ces clichés, attributs, ressentiments et préjugés dont des groupes, des communautés, des nations usent contre d'autres groupes, communautés et nations ; ainsi les autochtones contre les étrangers, les Allemands, les gentils Européens contre les Grecs endettés et insoumis.

Par conséquent, en 2015, année de la grande "crise", aucune aide au cinéma ne voulut encourager le projet (le film n'a pu être réalisé que plus tard, grâce au soutien du BKM et du Medienboard). Harald Bergmann se lança donc dans l'aventure sans autre matériel qu'un simple appareil photo (il en utilisera quatre) et partit à la découverte des origines du mythe gréco-crétois sous sa double forme. Il en résulte, comme toujours chez ce cinéaste qui défie tous les conformismes cinématographiques et commerciaux, une œuvre très impressionnante où les deux aspects du mythe se trouvent réunis en un seul et même film par un tissage artistique d'images, de voix et de sons, de prises de vue époustouflantes, souvent littéralement vibrantes de la main qui filme : la grotte de Zeus sur le mont Ida, la mer, la lumière, la capitale Athènes (y compris l'insertion des scènes documentaires de Berlin), parfois en un scintillement accéléré qui fait que les images perdurent dans la mémoire sous forme de film souvenir. Elles perdurent de même dans les voix de la critique, qui fustigent le "racisme culturel" et les mécanismes de défense exprimés de manière effrayante, pas seulement en 2015 et pas seulement ici. Mais elles perdurent surtout dans les voix du pays lui-même, les voix authentiques des personnes issues de différents milieux, allant du chauffeur de taxi à l'intellectuel et jusqu'à ce gai luron surnommé Pipinelli. Pipinelli, qui, au milieu de la campagne, savoure le luxe de posséder des toilettes rudimentaires avec une vue fantastique sur la mer. Un homme d'esprit qui jouit de la vie, un Diogène moderne, pour qui le soleil, la mer et la défécation quotidienne incarnent le bonheur sur terre.

Mais avant tout ces images se perpétuent dans la voix des femmes, les "muses", deux grecques et une allemande, dont la plus poignante est Olga, une Grecque de 80 ans, qui, dans un discours sobre et posé, propose un manifeste d'humanité, comme l'expression d'une utopie concrète et vécue. Face à la menace de division de l'Europe, c'est là un document unique – et un cadeau. Et à ces voix s'ajoutent toutes celles qui s'interrogent sur les causes de la jalousie, du ressentiment, avec leurs tentatives d'esquisser une contre-image, que complètent les interventions presque murmurées du cinéaste qui, par sa façon de poser des questions délicates, parvient à délier les langues, à faire parler les gens en grec, en anglais ou en allemand, et soudain, comme s'il s'adressait à lui-même, demande au spectateur si la soi-disant crise ne serait pas plutôt chez nous que chez les Grecs...

Le souvenir que le cinéaste rapporte de sa jeunesse, comment, lors d'une randonnée, un vieil homme simple l'avait accueilli et lui avait offert l'hospitalité, s'achève sur une chute très dure, une pointe douloureuse pour les oreilles allemandes. C'est l'un des moments forts et des plus retenus, qui pénètre profondément le cœur. Et tout aussi transperçantes

sont les interrogations qu'il soulève, à travers l'évocation de la famine de l'hiver 1941/42, quand les nazis occupaient le pays et mettaient tout en œuvre sur le plan économique pour l'exploiter, le saigner à blanc, au sens littéral du terme. Plus de cent mille personnes en furent les victimes. "Des trafiquants, des voleurs, des fainéants" comme on les qualifiait, à l'époque – et encore aujourd'hui.

Mais il ne s'agit pas d'un film à thèse. Son approche repose sur le questionnement, la rencontre à tâtons pleine de respect et d'empathie pour l'Autre, pleine d'empathie surtout pour la beauté du pays, de ses habitants, de sa musique, de ses mythes anciens, de sa lumière. Le tout débouchant sur ces paroles pensives d'une personne venue s'installer ici autrefois, à savoir comment "this way of thinking grew up in this light" ("comment cette façon de penser s'est développée dans cette lumière"), ce qui revient en même temps à s'interroger sur l'origine de la force de cette culture ancestrale qui a influencé la pensée occidentale comme nulle autre. Cette interrogation sera le fil conducteur du cinéaste dans la partie suivante du projet. Une autre scène proche du burlesque l'aborde à sa manière, quand le gai luron montre un pistolet qui, en tirant sur l'adversaire, se retourne contre le tireur. S'en suit un commentaire ironique et mordant sur la folie des armes qui règne partout et un refus amusant mais catégorique de la menace omniprésente du suicide.

Émotion, scepticisme discret et un humour parfois grinçant sont les ingrédients de ce film – rythmé et mélodieux, traversé par les chants de Psarantonis, le célèbre joueur de lyre crétoise, qui, assis dans la grandiose grotte de Zeus, célèbre la musique, la nature en tant que dieu, comme la pulsation de toute vie et de toute existence. Ôte-toi de mon soleil ! Le cri légendaire – on croirait l'entendre résonner avec lui. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende – et regarde ce film.

Marleen Stoessel

Traduction Martine Rémon